

*Georgios P. Bouras*¹

Le cas d'Anne : Égine/Αίγινα², Je suis devenue /Εγίνα³

La présentation est d'abord un effort personnel à partager l'ambiance, les difficultés et les effets qui se sont produits dans la rencontre avec le patient qui souffre et de la parole qu'il nous adresse. Grâce au caractère personnel du récit et de la composition du texte qui résulte de cette rencontre, une présentation clinique est aussi une interprétation personnelle de cette rencontre.

Anne, au moment où je la rencontre, a 36 ans. Elle travaille comme professeur de langue allemande ; elle donne des leçons particulières. Elle s'occupe aussi de la liquidation de l'entreprise paternelle, en situation de dettes. Elle s'est mariée, huit ans avant notre rencontre, à l'âge de 28 ans, alors qu'elle était déjà enceinte. Mais quatre ans plus tard, sa relation avec son mari a connu beaucoup de problèmes qui ont conduit finalement à la rupture de son mariage. Anne a la garde de l'enfant, un garçon de 8 ans. Elle garde aussi le contact avec son ex-mari. Maintenant, elle habite avec ses parents. Elle a aussi un frère plus jeune qui est marié.

Anne est très inquiète. Elle a du mal à dormir et elle manifeste une grande angoisse, une hyperactivité et une préoccupation excessive quant à l'entreprise paternelle en dettes. « Bientôt, j'aurai des idées de persécution, une manie de persécution. » Elle semble déjà être soumise à la persécution.

Elle raconte des expériences menaçantes qu'elle a vécues, selon ses propos, quand elle était beaucoup plus jeune. À l'âge de 11 ans, elle rentre à la maison. Un homme commence à la suivre en moto. Elle s'est sentie en danger, mais elle a réussi à arriver jusqu'à sa maison. Elle raconte cet événement à sa mère. Avec l'intervention de cette dernière, l'homme ne l'aurait plus dérangée. Il aurait été quelqu'un qui voulait la draguer. Aujourd'hui Anne donne l'impression de vivre à nouveau cette situation traumatique. Le présent se mêle avec le passé. « Maintenant ma mère n'est pas à la maison », « maintenant je dois rentrer toute seule à la maison. »

¹ Psychanalyste, Athènes. *NDLR.*

² Égine/Αίγινα : île proche du Pirée. *NDLR.*

³ Εγίνα : verbe devenir au passé. *NDLR.*

Une autre expérience de danger vient à l'âge de 17 ans. Elle rentre chez elle toute seule. Elle aperçoit un homme dans une voiture qui discute avec un homme en dehors. « Quand il y a des hommes qui entrent dans mon champ visuel, des hommes par lesquels je peux être en danger, je le comprends tout de suite. » « La chose dont je me souviens est la taille et la stature de l'un de ces hommes. » Elle passe à côté de ces hommes pour aller chez elle. L'un de ces hommes commence à lui adresser des expressions vulgaires, dont elle ne se souvient plus. Elle essaie de ne pas montrer sa peur. Soudain, elle entend l'un de ces hommes courir vers elle. Il l'attrape par derrière. Elle réussit à échapper. Ensuite, la voiture blanche l'approche et l'autre homme lui dit: « venez dans la voiture, j'ai vu l'autre homme qui vous a dérangée. » « C'était comme un jeu allemand qui s'appelle tu sais quelque chose que je ne sais pas ». Elle compare la situation qu'elle était en train de vivre, à ce jeu. Elle répond à cet homme: « je vous ai vu parler à l'autre homme !!! » Tout à coup elle se demande « ah, j'espère que je ne me suis pas trompée d'homme ! »

Une autre fois, « c'était un voyeur en Allemagne. J'ai dit à mes amis que s'il m'attaquait, je le tuerais. J'étais mise en danger par une personne, que je n'ai pas vue, mais que les autres m'ont décrite. » Elle dit qu'elle a vécu plusieurs expériences de danger comme celles-ci et qu'elle en vivra de nouveau.

Anne est très méfiante. Selon elle, il existe « un conflit principal: d'un côté les valeurs morales et de l'autre côté les intérêts économiques. » Elle croit que, dans quelques mois, « aura lieu une guerre économique et commerciale. » Elle dit que le magasin de son ex-mari a fait faillite à cause de la guerre du Golfe.

Lorsqu'elle était en Allemagne, mais aussi plus récemment, elle a eu quelques crises qu'elle appelle « dépressives ». Elle décrit une peur diffuse, le sentiment d'être persécutée et mentionne des crises de boulimie. Trois ans avant notre rencontre, elle a fait une telle crise de « dépression ». « Les résistances s'éveillaient pour me dire de ne pas sortir de la maison. » Cette dernière crise coïncide avec la rupture de son mariage.

Premières expériences qui arrivent de l'extérieur et y font allusion

Pour expliquer l'usage du mot « dépression », Anne raconte un événement qui semble jouer un rôle important dans le déclenchement de telles crises.

Elle était en Allemagne. Le mari d'une de ses copines était psychiatre. Quand ce couple d'amis a pris la décision de partir

d'Allemagne, ils ont décidé de lui donner la moquette de leur maison. Le psychiatre lui a donné aussi une règle et un coupoir pour découper la moquette à la taille de sa chambre. Elle dit pour la règle : « sa femme l'a prise en premier et après je l'ai prise. » Anne a posé cette règle dans un vase où elle rangeait des crayons. Soudainement, de là où elle était assise devant ce vase, elle a commencé à lire sur la règle des phrases comme « vous ne sentez pas de plaisir dans vos occupations, rien ne vous plaît, etc. » « Il y a eu dix questions, continue-t-elle. Si quelqu'un répond à cinq il souffre de dépression. » Elle remarque que lorsqu'elle a commencé à lire cette règle, régnait une situation bizarre où il y avait une confusion entre ce qu'elle lisait, ce qu'elle pensait et ce qu'elle disait. Elle pensa : « ou je deviens complètement folle ou cette règle est magique. » Quelle disjonction problématique ! C'est de cette expérience qu'elle tire le mot dépression.

La règle se trouve, selon elle, au cœur du phénomène bizarre. Sur cette règle il y avait un texte qui concernait le diagnostic de la dépression. L'ambiguïté que provoque la rencontre avec le texte de cette règle se base probablement sur la polysémie du mot règle qui représente d'une part un instrument de mesure et d'autre part l'énoncé d'une norme. La règle donc devient tout à coup magique parce qu'elle répond à la question d'Anne : « que suis-je ? », une dépressive.

Une perplexité s'installe : qu'est-ce que tout cela veut dire ? Mais la question d'Anne va encore plus loin : qu'est-ce que tout cela veut *me* dire ? Parce que la perplexité toute seule ne suffit pas pour amener le sujet à la construction délirante, il y a aussi la conviction que ce texte s'adresse personnellement à elle. Dès ce moment, Anne commence à délirer et à entrer progressivement dans un épisode psychotique. Il est évident que la règle qui vient d'un homme et qui passe à Anne via la femme de cet homme, touche quelque chose de sensible chez elle.

Cet épisode « bizarre » se produit au moment où le couple d'amis a pris la décision de partir d'Allemagne. Anne est devant une séparation avec ce couple d'amis. On peut faire l'hypothèse que cette séparation prive Anne d'un appui affectif qui apaisait ses angoisses et ses incertitudes. Cette séparation coupe quelque chose des liens de stabilité que le sujet avait réussi à établir entre les signifiants et il déclenche le voyage infini du signifiant à la recherche du sens. Une suppléance implique de faire référence à une construction signifiante qui, par l'investissement d'un signifiant, arrive à la restauration d'un nouage entre les trois registres lacaniens de réel, symbolique et imaginaire, construction qui soutient le sujet dans son existence. Anne n'arrive pas à une telle construction. Les

non-dits règnent dans sa vie. De telles élaborations sont à distinguer de stabilisations qui reposent sur des identifications imaginaires, parce que ces dernières fournissent au sujet des idéaux prêts à porter sur lesquels le sujet règle son existence. Mais les identifications imaginaires sont beaucoup plus fragiles que les élaborations complexes des suppléances. Souvent un départ peut suffire à ébranler les premières, tandis que les secondes ne sont pas dépendantes d'une présence^{4 5}. Le délire d'Anne tente de répondre à cette situation qui fait cassure dans son entourage.

La relation avec sa mère — une inclusion de l'Autre sans exclusion réciproque

Dans l'entreprise familiale, sa mère était déjà associée. Après la maladie de son mari, celle-ci est chargée de la liquidation de son entreprise endettée. Anne devient sa partenaire, à la place de son frère qui, lui, a refusé de prendre en charge l'entreprise du père.

De son retour en Grèce, Anne dit qu'elle se trouvait avec un pied en Allemagne et un pied en Grèce. Son ambivalence entre rester ou partir d'Allemagne était si forte qu'elle n'a résilié la location de son appartement qu'un an et demi après son retour à Athènes, à Noël, neuf ans avant notre rencontre. Son retour s'est effectué en raison de la forte demande de sa mère.

Elle est tombée enceinte un mois après la résiliation de la location de son appartement en Allemagne. Cet événement l'impressionnait beaucoup. Elle demande: « est-ce qu'il y a une relation entre la résiliation et la grossesse ? »

La priorité selon elle est d'être une bonne mère. Elle remarque qu'il y a un problème d'autorité et des rôles qui ne sont pas discernables entre sa mère et elle en ce qui concerne son fils. La mère d'Anne pose son petit-fils « dans la même position » qu'Anne qu'elle annule dans son rôle maternel. Le lapsus d'Anne est révélateur « Moi, je suis allée dans une école privée, contrairement à mon frère, eh... je voulais dire mon fils. » Devant sa mère, Anne se sent avoir la même position vis-à-vis de son frère et de son fils.

De son enfance, elle se souvient de peu de choses. Elle dit que quand elle était à l'école primaire, elle voulait que ses parents divorcent. Anne ne trouvait « aucune valeur — aucune utilité » en son père. Celui-ci

⁴ J. Lacan, *Séminaire XXIII, Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, pp 93-94.

⁵ M. Kaleodi, *Sex. De la psychose infantile*, Athènes, Exantas, 2004, pp 181-183.

était absent très souvent. Au contraire, sa mère était très autoritaire et elle prenait toutes les décisions. À l'âge de 12 ans, Anne demande à entrer dans un internat. Elle veut absolument partir de la maison. C'est la première tentative d'Anne de quitter la maison. Elle reste deux ans à l'internat. Elle a gardé de très bons souvenirs de cet endroit qu'elle a dû quitter après la décision de sa mère de la changer d'école.

Anne reste ensuite deux ans dans sa nouvelle école et en partira, âgée alors de quatorze ans, avec une mauvaise mention pour son comportement. Une relation de rivalité se met en place avec une femme professeur qui la voyait avec « son mauvais œil ». « Ce professeur était membre d'une organisation religieuse et elle était hostile envers moi parce que j'avais des idées féministes ». La question d'être femme et d'être mère était posée via des discussions concernant la virginité, la religion et la morale. Devant cette question Anne était vraiment en souffrance.

La relation entre elle et sa mère est centrée sur le plan imaginaire ; elle est duelle et démesurée. À cause de cela, il n'y a pas de signification d'exclusion réciproque que comporte l'affrontement spéculaire, mais l'autre fonction, qui est celle de la capture imaginaire, d'un affrontement en miroir. C'est elle ou sa mère : « c'est moi et l'Autre [au féminin], il existe moi et l'Autre [au féminin]. » Il n'y a pas la fonction du tiers. Dans la relation entre la mère et son enfant, il existe déjà ce qui s'appelle le phallus et qui est supposé être ce que la mère désire. Ce qui n'existe pas, c'est ce qui viendra donner à l'enfant l'interdiction d'être le phallus de sa mère, mais aussi la possibilité et la proposition d'une voie vers « l'obtention » de ce phallus désiré. L'intervention de ce troisième facteur a la capacité de montrer que l'incomplétude de l'Autre qui provoque le désir du phallus, ne peut pas être satisfait ou comblé par l'existence de l'enfant. L'intervention de ce tiers dans la relation entre la mère et son enfant montre le désir d'autre chose chez l'Autre maternel et donne à l'enfant la possibilité d'orienter sa quête du désir non à l'effort d'être le phallus, mais à la dialectique d'avoir ou ne pas avoir le phallus.

Ainsi, la configuration qui existe dans la famille d'Anne entre elle-même, sa mère et le phallus, laisse apparaître une défaillance qui concerne l'intervention de l'Autre, de cet Autre maternel. Anne se trouve soumise à une loi incarnée par une mère toute-puissante, où l'Autre, comme lieu de la loi, est absent. Sa mère trouve toujours quelque chose de négatif à « chaque homme qui approche sa fille. » Elle essaie « d'une manière souterraine » de la faire rejeter par son fils. « Elle veut prendre mon enfant » dit Anne évoquant un « complot familial » contre elle, elle se sent « espionnée ».

De plus, à cause de l'exclusion de la référence à ce tiers qui met de l'ordre dans le monde des signifiants et qui détermine le passage d'une génération à l'autre, Anne ne peut pas être en même temps la mère de son fils et la fille de sa mère. Anne se perd dans l'autre, elle se sent menacée par cet Autre idéal, sa mère comme « la mère idéale ». Elle sent qu'elle perd son rôle maternel. Devant sa mère, Anne ne peut pas assumer et soutenir un désir propre. Elle se livre totalement au désir de sa mère.

Mais chez la mère d'Anne il y a aussi quelque chose de son désir inconscient qui se réalise dans la relation avec sa fille. Anne se trouve occuper la place de l'enfant qui pourrait représenter le phallus de sa mère. Sa mère favorise inconsciemment cette identification. Elle est toujours à côté de sa fille, elle prend les décisions qui concernent sa fille.

L'adolescence d'Anne se présente alors de façon très problématique. D'ailleurs l'adolescence est le moment même d'une opération logique, de validation de l'opération du Nom-du-Père⁶. Pour Anne cette validation a du mal à s'effectuer. Parce qu'il n'y a de place pour une fonction paternelle qu'à partir des pertuis présents dans un discours dit maternel⁷.

Mais, quelle est la place du père ? Quand et comment Anne le rencontre et parle-t-elle de lui ?

Le « père » se trouve effacé

Anne a parlé de son père comme la personne qui était souffrante, malade, en difficulté. Sa maladie est la raison du retour d'Anne de l'étranger. Mais même là, la demande de rentrer provient encore une fois de sa mère. Le retour en Grèce signale la fin de sa deuxième tentative de garder ses distances envers la maison parentale.

Dans les deux histoires de danger qu'elle raconte au début, on remarque l'absence totale du recours à son père. Sa mère ne fait pas non plus appel à son mari. Anne se trouve menacée par des hommes inconnus, mais aucun appel au père. De plus, la relation de sa mère avec son père s'avère pleine de non-dits. Même quand elle parle d'une tentative de suicide de sa mère à cause de son mari, qu'elle a appris il y a trois ans, elle

⁶ J.-J. Rassial, « L'adolescent dans tous ses états », in *Apertura : Crises 1. L'adolescence*. Strasbourg, éditions Arcanes, 1999, p. 55-56.

⁷ J. Lacan, « La métaphore paternelle », séminaire livre V, *Les Formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, pp. 161-179.

n'a pas beaucoup de choses à dire. Sa mère a fait aussi quelque chose « d'inhabituel » comme les crises de *dépression* d'Anne.

Les paroles d'Anne dévoilent une carence du rôle qu'exerçait le père. Anne ne trouvait « aucune valeur – aucune utilité » à son père non seulement parce que son père était une personne qui était souvent absente, mais essentiellement parce qu'il était absent dans les paroles maternelles. La figure du père s'avère effacée. Une énigme occupe sa place. « Il était un homme qui inspirait ou le respect ou la peur. »

Anne ne parlera plus de son père jusqu'au moment où la mort soudaine de ce dernier va bouleverser la situation. Elle est très agitée. Sa mère, inquiète de l'état de sa fille, vient me rencontrer. Anne a cassé presque toutes les choses dans la maison, elle a expulsé les gens de la famille hors de sa chambre et elle les a obligés à regarder le mur et à ne pas regarder la télé, en disant « tout ça je l'ai déjà vu en Allemagne. »

Sa mère alarmée l'a obligée à aller voir un psychiatre. Elle dit : « Ma mère m'a amenée chez le psychiatre. Le psychiatre m'a dit qu'il croit que je dois prendre des médicaments buvables (Aloperidin). Je lui ai répondu que les docteurs qui disent “croire” et pas “savoir”, ils ne me conviennent pas. Je lui ai dit de donner les médicaments à ma mère. Eh !! Je ne veux pas boire des médicaments pour ma mère ! » Et elle ajoute : « Ces mères sont des adversaires avec leurs filles. » Anne s'inquiète parce que sa mère peut essayer de lui mettre des gouttes de médicaments dans son jus d'orange, « parce que les mères qui savent ce qu'elles font, sont les plus dangereuses. »

La première chose qu'Anne dit après la mort de son père c'est que son père est mort et qu'elle a tout fait pour lui trouver un « bon tombeau » à Égine. « J'étais outrée de colère » : elle est allée jusqu'au bureau du maire où elle a fait une scène en demandant ce « bon tombeau. » Il est très important pour elle de trouver une « bonne place » pour son père même si c'est pour son tombeau.

Dès lors, le père commence à apparaître dans son discours. Anne et sa mère commencent à discuter entre elles. Via la parole de sa mère, Anne trouve accès à l'histoire paternelle. Son père est parti de Grèce après l'entrée des allemands pendant la deuxième guerre mondiale. Lui et son frère sont allés en Égypte où ils se sont engagés dans l'armée britannique. Après quelque temps, le père d'Anne a pris la décision de désertre de l'armée. Il voulait vivre et il a décidé de fuir et de rester en Afrique Centrale. Il y est resté assez longtemps en se déplaçant souvent d'un pays à

l'autre et d'une ville à l'autre. L'oncle d'Anne est mort dans l'armée. Cet événement semble influencer la décision et le comportement de son père.

Anne dit que, quand elle était en Allemagne, pour faire des études, elle changeait aussi souvent son lieu d'habitation en se déplaçant d'une ville à l'autre. Elle croyait cette chose très bizarre, mais elle comprend maintenant qu'elle a repris cela de son père. C'est la première fois où son père existe pour elle et peut lui donner quelque chose.

Elle remarque aussi que son père et sa mère ont une différence d'âge de 20 ans. Lui avait 38 ans et sa mère 18 ans quand ils se sont rencontrés. La famille de sa mère était réfugiée de la Thrace de l'Est. Elle est venue en Grèce à cause du déplacement des populations pendant les années 1922-1924, après la catastrophe en Asie Mineure : les Grecs devaient quitter la Thrace de l'Est, la région de *Ionia* et la Turquie en général et passer en Grèce. La déportation de plus d'un million de Grecs (1 250 000) de la Turquie a laissé un très grand trauma à la société grecque. Aujourd'hui la Thrace est toujours coupée en deux parties.

La relation entre sa mère et son père est une relation non parlée, non articulée, où il y a beaucoup de choses de la génération des parents mais aussi des générations précédentes qui ne trouvent leur place ni dans la parole maternelle, ni dans le comportement et les attitudes paternelles. La relation entre la mère et le père d'Anne reste inexplicable et le désir maternel énigmatique. À cet endroit-là on se rend bien compte du poids que peut prendre la place active ou passive de la mère réelle qui non seulement transmet l'ensemble des discours dont elle est le messenger mais qui de plus fera montre à l'enfant de ses différents modes d'attachement à son conjoint et à la génération qui l'a précédée, souligne J.-R. Freymann⁸.

Mais quand le désir maternel reste totalement énigmatique, c'est-à-dire quand le phallus désiré par la mère reste sans une référence à quelqu'un ou à quelque chose de tiers, extérieur à la relation de la mère avec son enfant, alors l'enfant, en l'occurrence Anne, se trouve devant la question du désir de sa mère, sans avoir recours à rien d'autre qu'à livrer son existence à la satisfaction du désir de cet Autre maternel tout-puissant, duquel dépend sa vie au début de la vie humaine. Il va être le phallus de sa mère. Autrement, il faut que le phallus soit articulé dans la relation entre la mère et le père avec l'existence de leur enfant et avec ce que cet enfant représente pour chacun d'entre eux. Ce fait va constituer le phallus et la

⁸ J.-R. Freymann, « La crise adolescente : désintrication et intrication pulsionnelle », in *Apertura : Crises I. L'adolescence*, Strasbourg, éditions Arcanes, 1999, pp. 137-147.

question autour du désir de l'Autre comme une réponse phallique articulée pour l'enfant.

L'affrontement duel entre sa mère et Anne, et la défaillance de la métaphore paternelle affectent directement la manière avec laquelle Anne essaie d'établir une relation avec l'homme. La rencontre avec l'autre sexe, la rencontre avec l'homme fait appel au père, non seulement comme un personnage réel, mais comme une référence dans la parole maternelle, comme celui qui assume d'une part le rôle de séparer la mère de son enfant, d'interdire à la mère de prendre l'enfant comme le phallus qui la comble, et d'interdire à l'enfant de livrer son existence à être ce phallus que désire sa mère. D'autre part, le père assume le rôle de celui qui peut attirer vers lui, la quête de ce que la mère désire, le phallus, et il propose une manière d'être en relation avec le désir de la mère et la quête du phallus. Il représente une réponse phallique articulée. Or la figure paternelle que rencontre Anne dans son enfance s'avère effacée. Par conséquent le choix du partenaire qu'elle essaie de faire, semble être basé sur quelque chose d'extérieur à la fonction paternelle, sur une répétition des traits fragmentaires de la situation parentale. Cette répétition lui donne probablement une quelconque impression d'avoir établi une relation avec l'homme. Malheureusement cette répétition laisse exclue une élaboration possible de la relation entre homme et femme et par conséquent le mode relationnel s'avère sans transformation métaphorique possible.

Voyons la relation d'Anne avec son ex-mari pour constater comment elle approche la relation objectale avec l'homme qui devient aussi le père de son enfant. Quand la période aiguë de sa crise psychotique semble être passée, Anne commence à parler de sa vie personnelle. « Ça c'est ma plus grande angoisse ». Son angoisse était si intense qu'elle l'empêchait d'en parler.

Quand Anne parle de sa décision de se marier elle dit « je serais avec Jean (son ex-mari) même s'il n'avait pas ces dettes économiques », au lieu de dire « je serais avec Jean même s'il avait ces dettes ». Mais, où avons-nous déjà rencontré la notion des dettes ? Le père d'Anne était un homme qui faisait des dettes économiques. Surpris, je sens que le choix de son ex-mari peut s'être effectué sur un mode de ressemblance avec les dettes du père. La notion de la dette économique vient alors au premier plan aussi dans la relation d'Anne avec son ex-mari. Mais cette notion renvoie à une problématique qui concerne la dette en relation avec l'éco-(*οἶκος*)-maison et la nomie (*νόμος*)-loi, c'est-à-dire la loi dans la maison, dans la famille. C'est comme s'il y avait une dette qui concernait

l'application de la loi dans la famille d'Anne, la Loi qui sépare la mère de son enfant, qui interdit à l'enfant d'être le phallus de sa mère. Mais, n'était-ce pas le signifiant « père » qui avait du mal à s'interposer dans la relation entre mère-fille ?

L'histoire personnelle de chaque parent jouait-elle un rôle important dans cette difficulté de l'inscription du Nom-du-Père ? Dans son histoire familiale, l'un et l'autre de ses parents avaient des événements familiaux traumatisants. Sa mère appartenait à une famille qui était réfugiée de la Thrace de l'Est et son père combattant pendant la deuxième guerre mondiale avait perdu son frère en Afrique, mort dans l'armée britannique. Ces événements ont marqué les parents d'Anne et ils ont joué un rôle important dans la relation du couple et dans la relation des parents avec leur fille, aînée des enfants.

Une hypothèse se pose sérieusement pour la relation d'Anne avec sa mère, mais aussi pour la relation de sa mère avec ses propres parents. Devant l'exode de la famille maternelle, devant ce déracinement de leur terre d'origine, la mère d'Anne a répondu probablement en se collant à ses parents et particulièrement à sa mère comme seuls points de repère face à cette catastrophe traumatique. Il est très probable que la mère d'Anne répète inconsciemment cette relation « du collage » avec sa fille, mais dans des circonstances différentes où il n'y a pas cette grande tragédie. À cause de cela peut-être rencontre-t-on chez elle une carence symbolique maternelle concernant sa possibilité de se séparer de sa fille.

Mais l'histoire du père d'Anne et son comportement, être toujours absent, et sa passion de jouer aux cartes ne montrent-ils pas également une problématique dans la position du père et une difficulté à assumer son rôle ? Le trauma de la mort de son frère (il n'était pas près de lui, absent alors, pour le protéger pendant la guerre parce que le père d'Anne a choisi la vie et non la guerre), semble le hanter. Il ne peut prendre soin de personne, y compris de sa fille. Il est centré sur le commerce et l'argent. Créer – gaspiller.

La période de la vie de ses parents était une période particulièrement difficile pour le monde entier, et aussi pour la Grèce. On peut trouver là les éléments et les événements personnels qui ont influencé la configuration de la relation entre la mère, le phallus, Anne et le père.

Il semble qu'il y ait un choix du conjoint lié à un mode de répétition des traits-images, qu'Anne a conçue par la relation de ses parents comme la seule « contenance » de leur relation ; des traits-images qui

proviennent plutôt de l'effacement de son père et non des caractéristiques de sa fonction.

Dans la mesure où le rapport avec sa mère reste sur le plan imaginaire, duel et démesuré, la relation imaginaire s'est instaurée toute seule sur un mode qui dépasse celui de la rivalité, un plan qui n'a rien de typique, qui est déshumanisant, parce qu'il ne laisse aucune place à la relation d'exclusion réciproque qui permet de fonder l'image du moi sur l'orbite que donne le modèle de l'autre, plus achevé. Jacques Lacan remarque que l'aliénation est tellement radicale, qu'elle n'est pas liée à un signifié néantisant, comme dans un certain mode de relation rivalitaire, mais à un anéantissement du signifiant⁹.

Cette véritable dépossession primitive du signifiant, il faudra que le sujet en porte la charge et en assume la compensation, longuement dans sa vie, par une série d'identifications purement conformistes à des traits ou à des personnages qui lui donneront le sentiment, dans notre cas, d'une quelconque rencontre avec la mère, avec la femme. Dans ces tentatives de répondre à la question d'être une mère, d'être une femme, Anne doit rencontrer l'homme. Mais à cause de la non-existence d'une réponse phallique articulée, elle va faire appel à toutes ces identifications de traits extérieurs qui peuvent renforcer son sentiment d'être une mère, d'être une femme.

Regardons aussi la relation d'Anne avec son compagnon actuel. « Depuis 3 ans j'ai une relation amoureuse avec quelqu'un qui a 17 ans de plus que moi. Il a 53 ans et il s'appelle Nicos. En ce moment je ne sais pas à quel point se situe notre relation ». Son compagnon actuel habite en Égine, l'île dont est originaire son père.

Quand Anne parle de son compagnon actuel, n'y a-t-il pas là des traits qui font référence à des traits de la relation de sa mère avec son père ? Nicos a 53 ans et il est un habitant de l'île dont le père est originaire. Anne visite souvent cette île. De plus, elle et Nicos ont une différence d'âge de 17 ans. Ses parents avaient une différence d'âge de 20 ans. Peut-être Anne, en rencontrant cet homme, répète aussi des caractéristiques qu'elle a réussi à concevoir comme appartenant à l'image de la relation de ses parents.

Malheureusement Anne dans ses tentatives ne réussit pas. L'homme reste énigmatique pour elle, à cause de l'énigme du désir maternel qui est resté sans une réponse phallique articulée par la mère et assumée par le père. De plus, quand elle parle d'une relation étrange entre

⁹ J. Lacan, Jacques, séminaire III, *Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, 231 pages.

la résiliation de son appartement en Allemagne et sa grossesse, Anne ne fait-elle pas appel aux seules caractéristiques qu'elle a conçues de la relation parentale ? Ainsi, pose-t-elle la question « est-ce qu'il y a une relation entre la résiliation et la grossesse ? ». Dans sa pensée délirante, il semble que la résiliation pouvait d'une manière magique jouer un rôle dans le fait qu'elle soit tombée enceinte.

Où avons-nous trouvé la notion de résiliation ? Anne se déplaçait souvent d'une ville à l'autre en Allemagne et son père faisait de même quand il était en Afrique. D'une part résiliation et déplacement sont des traits qui font référence à son père et au non articulé de l'histoire paternelle. Elle-même souligne qu'elle a repris cette caractéristique de son père, quand celui-ci, après sa mort, trouve une place dans sa parole, mais aussi dans la parole de sa mère qui commence à raconter plusieurs événements de la vie de son mari. D'autre part, résiliation et déplacement sont associés à l'événement du déplacement de la famille maternelle et de la grossesse de l'arrière grand-mère parce que la mère d'Anne, pendant la période du déplacement des populations, était nouveau-née. Ainsi dans la question d'Anne « est-ce qu'il y a une relation entre la résiliation et la grossesse ? », s'expriment avec une manière « bizarre » les non-dits et les carences de son histoire familiale.

Puisque la relation à l'homme s'avère une énigme sans instructions et sans indices pour créer une « solution », via le fantasme, peut-être est-ce à cause de cela qu'elle se trouve menacée par des hommes qui provoquent la peur en elle (les deux histoires menaçantes qui se passent au cours de son adolescence ; mais aussi le voyeur en Allemagne). Mais le sentiment de peur n'était-il pas aussi un des sentiments qui provoquait chez elle la figure paternelle, « un homme qui inspirait ou le respect ou la peur » ?

Les tentatives d'Anne de régler ses rencontres avec l'homme sont finalement un effort d'articuler l'inarticulé de sa vie, c'est-à-dire l'énigme du désir qui émerge de la béance au sein de l'Autre. Mais à cause de cette défaillance de la métaphore paternelle, elle est obligée de passer toujours à côté de cette chose inarticulée. Chez les patients psychosés, le fossé qui s'ouvre avec la rencontre de l'incomplétude de l'Autre maternel reste sans réponse phallique articulée et se présente avec une liberté totale et chaotique, une liberté qui n'offre pas les garants nécessaires pour le soutien de la réponse, une liberté qui s'avère destructrice pour la vie du sujet.

Le délire, qui pousse le patient psychotique à construire des propositions de réponse, même si c'est une tentative de guérison n'est pas la guérison. Peut-être que le patient psychotique, quand il sent que la crise

approche, quand il commence à recevoir des signaux alarmants sur son existence, par réflexe, si on peut utiliser une expression comme celle-ci, essaie de faire appel à ces signifiants qui pourraient peut-être répondre à la question émergente. Et le délire se constitue à partir des différents objets qui restent.

J.-R. Freymann et M. Patris¹⁰ disent que quand survient la catastrophe, quand il y a une inondation dans toute la maison, nous nous mettons sur ce qui reste. Alors à partir de là, le délire se constitue entre les différents objets qui restent : la mère, Dieu, les extraterrestres... On est là dans la perspective de ce qu'on appelle la forclusion du Nom-du-Père. À la rencontre de quelque chose qui devient signifiant — être mère — il n'y a rien du côté du Nom-du-Père qui puisse répondre. Mon hypothèse est qu'à cause de cette non-réponse du côté du Nom-du-Père, Anne se sent fragilisée dans son rôle maternel et comme réponse elle élabore ce délire de confrontation avec sa mère, où sa mère devient la personne qui l'empêche d'être mère et qui veut prendre son fils.

Mais le père mort change dynamiquement la situation. La relation conflictuelle avec sa mère occupe aussi dans cette période la place principale dans sa parole. Mais, après la mort de son père, Anne explique s'être battue pour lui trouver un « bon tombeau », sur l'île d'Égine d'où il était originaire. Une « *bonne place* »

Graduellement, la narration des événements de l'histoire de son père, rend Anne plus calme et moins excitée. Elle commence à arranger quelques fragments de son histoire personnelle. De plus, lors de la dernière période, elle essaie de parler à sa mère. Sa mère lui parle de son père. Anne écoute cela avec beaucoup d'intérêt parce qu'elle dit qu'elle n'y a pas eu accès. Sa mère lui a donné aussi quelques cassettes que son père avait enregistrées sur les événements de son histoire. La mort du père ouvre tout à coup un espace dans la relation d'affrontement entre elle et sa mère, un espace tiers.

Nous ne savons pas si le changement dans sa relation avec sa mère et aussi l'émergence de la figure paternelle dans leur parole peuvent aider la patiente à répondre définitivement à la question du désir de l'Autre et à s'orienter vers la quête de son propre désir. Cette chose s'avère après coup.

La parole d'Anne montre qu'elle commence à entrer dans une autre phase. Elle commence à prendre de la distance envers la phase aiguë

¹⁰ J.-R. Freymann, M. Patris, *Du délire au désir*, Strasbourg, Éditions Arcanes, 2001, p. 137.

de sa crise. Elle réalise qu'elle dramatisait les événements, qu'elle croyait être persécutée et qu'elle avait l'idée d'être espionnée par quelqu'un. Ses symptômes psychotiques s'affaiblissent.

D'ailleurs, elle prendra l'initiative d'aller consulter un psychiatre pour savoir si elle doit prendre une pharmacothérapie. Elle est ouverte à un suivi psychiatrique. Le psychiatre lui a prescrit du Risperdal et du Seroxate.

Progressivement des sentiments dépressifs apparaissent comme le résultat de la réalisation de sa crise psychotique. Elle a peur qu'un autre épisode psychotique puisse lui arriver. Elle est aussi assez angoissée devant les obligations de sa vie et devant la responsabilité de son rôle maternel. Elle dit aussi « *je ne peux plus réagir assez dynamiquement* » en décrivant comme ça la force et l'énergie que lui donnait sa manie vis-à-vis des questions qui émergeaient.

La problématique autour du signifiant « d'être mère » reste présente mais sous une forme beaucoup plus apaisée. Anne s'inquiète encore si elle sera une bonne mère pour son fils, mais elle ne délire plus. Elle critique la manière avec laquelle sa propre mère se conduisait et se conduit vis-à-vis d'elle. Elle dit que c'est comme si sa mère la dévorait quand elle parle d'elle. Sa mère utilise toujours la première personne du pluriel : « nous avons un enfant », « nous allons prendre cette décision » etc. Anne critique aussi la façon dont sa mère déclare qu'elle connaît d'avance ce que sa fille va faire à l'avenir et particulièrement avec un futur ami.

De plus, la « terre du père » semble inscrire une ouverture dans la problématique de la question du signifiant « mère ». Cet appui d'Anne sur l'existence de la terre du père se cristallise dans sa volonté d'aller habiter Égine et d'aller aussi labourer cette terre pleine de pistachiers. Elle ne veut plus rester dans la même maison que sa mère.

Son désir d'aller habiter le lieu où le père avait des terres et des cultures et où il est aussi enterré, le lieu où elle a trouvé « une bonne place » pour lui montre l'importance qu'acquiert l'effort de rencontrer quelque chose du père. C'est cette terre qu'elle veut labourer, cette « terre tiers » qu'elle veut élaborer. Il y a quelque chose qui a eu lieu (*έγινε*) en Égine (*Αίγινα*). Un événement qui peut peut-être l'aider à articuler à la première personne quelque chose de son propre désir (*Αίγινα* — Égine > *έγινα* — je suis devenue...) De plus, en Égine, habite aussi son ami Nicos. Il est aussi une de ses raisons pour aller vivre en Égine. Rencontrer l'homme sur cette terre tiers.

Elle se trouve dans une phase où elle semble faire le bilan de sa vie. Elle dit « je sens que ma vie jusqu'à maintenant était seulement pleine des dettes et des obligations. » Elle ajoute qu'elle est pessimiste pour son avenir à cause de l'avènement de sa crise psychotique. Anne s'inquiète aussi pour sa mère et pour la vieillesse de celle-ci. Elle pense à la mort de sa mère, une mère qui peut aussi être en situation de faiblesse et qui acquiert peu à peu une dimension plus humaine.

La décision du déménagement est sa quatrième tentative d'élaborer une séparation d'avec sa mère et de prendre sa vie en main. Le signifiant « terre du père » s'interpose entre elle et sa mère et arrive à provoquer le désir d'Anne d'aller y habiter, de quitter sa mère pour cette terre du père. À ce point-là, Anne décide d'arrêter sa psychothérapie et de partir pour Égine.